





Corée, *Korai*... Sur ma première image de Pyongyang, le même retroussis des lèvres, le même sourire joueur et tranquille qu'un an plus tôt je photographiais au Musée d'Athènes. Le langage a ses raisons.

Il y a différentes façons de voyager — la façon Barnabooth, la façon Gengis Khan, la façon Plume — et par exemple : accepter en désordre les rimes, les ondes, les chocs, tous les bumpers de la mémoire, ses météores et ses dragues. Le hasard a des intuitions, qu'il ne faut pas toujours prendre pour des coïncidences. Le pays où vous venez de prendre pied vous délègue un visage de femme qui le résume déjà, et le nomme. (Un grand navire dont la proue lentement se retourne et vous dévisage, comme un cheval.) Et son nom est Douceur.

Entre l'orante de l'Acropole et cette dame rencontrée devant le monument aux morts de la guerre, portant son bébé à la façon coréenne, comme un parachute, rien de plus sans doute que ce sourire d'Eve devant le premier hibou. (Ce sourire dont Malraux écrit — mais il ne songe qu'à l'Art... — « *chaque fois qu'il reparait, quelque chose de la Grèce est près d'éclorre* ».) Mais que toute l'Histoire, avec ses râpes et ses sueurs de sang, ne soit pas encore venue à bout du sourire humain... A la réflexion, cette rencontre méritait un câble. « DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A PYONGYANG STOP DOUCEUR DE VIVRE EXISTE ENCORE STOP PHOTO SUIT... »



Son nom est Douceur, son autre nom est Gravité. Noms difficiles à reporter sur le visage occidental, où l'effacement du sourire peut devenir (au mieux) la tristesse, presque jamais cette seconde clef, cette face obscure de la douceur. Aussi difficile à décrire que la retenue de ces filles, leur intégrité, leur respect de soi (l'auteur s'excuse de cette abondance de mots étrangers dans sa narration), tout ce qui donne son intraduisible fraîcheur à l'expression — si peu « partisane » quand elle s'adresse à elles — *Cho nyo tong mou : camarade jeune-fille...*

Un soir, à l'entr'acte de l'*Histoire de Sim Chon*, j'ai retrouvé devant la grille du théâtre mon amie Li Hai-sun. Sim Chon venait d'être arrachée à son père, le pauvre aveugle, pour être jetée en pâture aux esprits de la mer. L'entr'acte éternisait cette incertitude du destin, et Li Hai-sun bien entendu sanglotait, son mouchoir pressé contre le visage. J'osai lui dire que, pour nous aider à suivre une action quelque peu discrétante, nos hôtes coréens nous en avaient fait tenir le résumé et que tout, semblait-il, s'arrangerait pour le mieux. Li Hai-sun, qui avait vu la pièce deux cents fois, me regarda avec méfiance : comment pouvais-je être si certain de l'avenir ? Et, cessant de pleurer, elle se mit à réfléchir sur la sécheresse de cœur des étrangers, qui échangent leurs larmes contre des raisons.





Il reste, comme chacun sait, que le sourire oriental est un masque — que l'Asiatique est un tigre cousu dans une peau de chat. Auteur dramatique, il ferait jouer ses tragédies derrière un rideau baissé. Telle est sa dissimulation, et les passions les plus dangereuses se meuvent dans son ombre. (Variante : l'Asiatique n'a *pas* de passions).

Un matin, à l'hôtel Pyongyang, une jeune femme nous raconte sa vie. Ou plus précisément, elle nous explique qu'il n'y a rien à raconter, vraiment rien... Sa vie est toute, toute simple... Ayant fixé quelques notes de cette gamme d'explications, je verse les quatre pages que voici — chatte cousue dans une peau de chatte — au dossier de la Fameuse Impassibilité Asiatique.





Où ai-je jamais vu ces expressions s'incarner aussi littéralement : un sourire qui *s'efface*, un visage qui *se défait* ? Cette corrosion, lente ou rapide, de la chair que le sourire avait lissée et tendue — la lèpre de l'espace attaquant une planète. Je pense à Li, courant auprès de notre wagon, à la gare-frontière, alors que nous quitions la Corée par cette marche du nord qu'autrefois les rois coréens maintenaient désertes pour tenir les tartares à distance — une muraille de vide, large de quarante kilomètres — et son visage d'un seul coup devenant flou, comme vu à travers ses propres larmes. Ou bien encore :

Nous visitons l'usine chimique de Heung Nam, fière de sa cheminée, « la plus haute d'Asie », et de ses cadres féminins. Un de ces cadres, le plus jeune je crois, avait été convié à la table où se déroulait le rituel des Délégations : présentations, rafraîchissements, bonbons au *ginseng*, discours de bienvenue, rafraîchissements, histoire de l'usine, rafraîchissements, chiffres de production, rafraîchissements, avez-vous des questions à poser ? — nous avons. Et bien entendu le génie français s'exerçait aussitôt sur le cadre féminin : était-elle mariée ? allait-elle bientôt se marier ? pensait-elle à se marier ? comment s'y prenait-elle pour commander à des hommes ? — toutes questions totalement saugrenues dans un monde communiste et coréen, mais auxquelles le cadre répondait avec la plus généreuse gentillesse, élevant en coupe ses belles mains plébéiennes devant son visage lorsqu'il était question de mariage (« Elle est confuse », disait joyeusement Monsieur Ok, notre truchement)... Enfin, Marx l'emportant tout de même sur Offenbach, on en vint aux renseignements économiques, professionnels — et à un détour, cette question : « Que font vos parents ? »

J'étais à ce moment-là plongé dans mon appareil. C'est sur le dépoli du Rollei que j'ai vu la métamorphose se faire, le sourire se perdre dans la douleur comme une eau bue par le sable. Dans la déchirure

du silence, tous baissaient le nez, s'inventant en hâte un Rolleiflex imaginaire, un viseur où s'abriter le regard, et j'entendais M. Ok expliquer à mi-voix que, oui, ses parents étaient morts pendant la guerre, que c'était le cas de beaucoup de Coréens et que, oui, ils avaient beaucoup de peine quand on leur en parlait — et maintenant le visage de la jeune fille était couvert de larmes, mais elle ne baissait pas la tête, et les mains qui avaient caché son rire demeuraient immobiles sur la table.

Cet instant lui appartenait : c'était à elle d'en disposer, et personne n'eut la médiocre audace de lui offrir des paroles de consolation. Et comme elle avait eu le courage de ses larmes, elle eut celui de briser ce silence que nous avions respecté. L'extraordinaire chant de haine et de volonté qui suivit, il faudrait plus que l'image et le récit pour lui rendre justice : très droite, ne regardant personne, les mains repliées devant elle, parlant très vite, entremêlant les paroles de sa douleur et les slogans du Parti, elle dit qu'elle haïssait les Américains qui avaient tué ses parents, mais que maintenant sa voie était parfaitement claire, qu'elle devait toujours se surpasser, que grâce au Parti sa douleur même avait un sens, et qu'en travaillant pour son pays elle vengeait ses morts... Tout ce qui, dit sur un autre ton, n'eût été que le catéchisme d'une bonne militante, et qui en devenait à la fois l'Office des Ténèbres, et le sombre Alleluia.

(Double blasphème ? Peut-être pas, s'il est vrai que l'histoire des hommes est une partie d'échecs sur un miroir, s'il est vrai qu'à chaque mouvement de la chair correspond un mouvement de l'esprit — à chacun de choisir son reflet — et que tout espoir et toute détresse ne sont que des formes de la même espérance et de la même déréliction...)

O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.



2. LES DEUX ORPHELINES



Le dragon avait des dents de fer : on les trouve çà et là, au bord des routes, dans les rizières, refusées par la terre.

L'extermination a passé sur ce pays. Ce qui a brûlé avec les maisons, qui saurait en faire le compte ? La croyance traditionnelle coréenne liait profondément les esprits à leurs supports matériels — Jyoeng Chu, l'Esprit de la Poutre Supérieure, Tyei Syok, l'Esprit Gardien du maître de la maison, les âmes des ancêtres conservées dans des corbeilles de vêtements, pour ceux-là il n'est pas de résurrection possible, et plus de choix pour les vivants.

Mais d'abord : quatre millions de morts, les haines exaspérées, les règlements de comptes à l'infini (un peuple d'Atrides), les mensonges accumulés... Qu'on m'épargne les jugements sereins. La méconnaissance de l'autre est aussi inséparable de la guerre que de l'amour, et rebuffer le guerrier persuadé que *c'est l'autre qui a commencé* serait fort désobligeant pour nos héros-de-quatorze de parents. Lorsqu'un pays est partagé en deux par une frontière artificielle, et que de chaque côté s'exercent les plus inconciliables des propagandes, il est naïf de se demander d'où vient la guerre : c'est cette frontière qui est elle-même la guerre.

Le conte dit qu'une orpheline, retrouvant après des années d'exil la maison de ses parents, eut la surprise de s'y trouver déjà — un double d'elle-même, identique jusqu'au plus petit détail, et qui bien entendu l'accueillit en intruse. Elle demeura cependant, et après quelque temps, en dépit de tous les examens, il était encore impossible de les distinguer l'une de l'autre. Jusqu'au jour où un voisin (un sceptique) se présenta chez elles avec — un chat. A cette vue, l'usurpatrice se hérissa de frayeur, et reprit sa forme véritable, qui était rat.

La frontière de 45 a fait des deux Corées ces deux orphelines, dont on se demande laquelle est le rat, mais surtout — qui sera le chat ?



DEATH TO THE
CAPITALIST DOGS!
DO NOT LET
THEM ESCAPE!



TOKIO, 12 avril. (Reuter-U.P.-A.P.) — C'est en proie à une émotion violente que, toujours licencieux, le général Mac Arthur a quitté son Q.G., hier soir, après avoir passé ses consignes à son chef d'état-major, le général Hickey. La garde d'honneur devant laquelle il passait pour gagner sa limousine, avait peine à contenir la foule. Le général a salué simple-

Comme on voit, l'événement troublait jusqu'aux typographes. « *La Troisième Guerre Mondiale est commencée. Elle a débuté en Corée* » écrivait Marguerite Higgins. Le général Bradley était moins claironnant : « *Wrong war, in the wrong place, at the wrong time, and with the wrong enemy.* » Il faut dire qu'une certaine différence de mentalité pouvait apparaître, à des yeux objectifs, entre le soldat chinois assuré de bouter l'Impérialiste hors du continent asiatique, et le *gung-ho roaring Marine* qui écrivait : « *Je n'ai rien contre les Chinois... Personne ne s'est jamais donné la peine de nous dire pourquoi nous devrions être en colère. Une histoire à-propos des Nations Unies, ou quelque chose comme ça... Et d'agresseurs, et tout... Je ne sais pas. Et je suis prêt à parier que personne ici n'en sait davantage...* » (Martin Russ — *The Last Parallel*). A défaut d'informations, on mobilisait la Liberté de Delacroix et le péril jaune (ROKs excluded), et le Christ apparaissait dans le ciel de Corée (*Paris-Match* du 20 octobre 1951). Dans les camps de prisonniers, des spécialistes de l'Action Psychologique soumettaient les Gooks au test de Rorschach pour dépister les communistes, et d'autres spécialistes publiaient des statistiques : « deux sur cinq des volontaires chinois sont tuberculeux et un sur cinq est atteint de déséquilibre mental ». On ne possède malheureusement pas de statistiques en ce qui concerne les spécialistes de l'Action Psychologique.

Si étrange que soit l'idée que les Coréens du Nord se font généralement des Américains, je dois dire, ayant vécu aux U.S.A. vers la fin de la guerre de Corée, que rien n'égale en stupidité et en sadisme



Un des problèmes à surmonter, pour les propagandes adverses, était la représentation physique d'un ennemi totalement inconnu. Les Nord-Coréens s'en tiraient avec l'attribut traditionnel des Occidentaux, promu au rang de symbole, le faux-nez — tandis que certains dessinateurs de comics américains trouvaient plus expédient de prendre leurs modèles chez les Chinois de Cartier-Bresson.





l'imagerie guerrière qui s'y répandait alors. *The Reds burn, roast and toast...* Ceux qui prient devant les corps *burned, roasted and toasted* devront-ils appeler au secours d'autres corps brûlés et mutilés, comme si deux suppliciés de camps contraires s'annulaient ? C'est la mathématique des lendemains de guerre. J'aime mieux conserver quelques trèfles à quatre feuilles de l'espèce de celui-ci, emprunté encore au cher Martin Russ : la nuit du 27 au 28 juin 1953, lorsque le cessez-le-feu fut proclamé, un commando chinois grimpa jusqu'au poste *Ava*, régulièrement attaqué jusqu'alors, et déposa des bonbons et des mouchoirs devant les Américains. « *Les hommes restés à Ava ouvrirent de grands yeux, voilà tout.* »

Sit, gods, upon your thrones, and smile at Troy !

(lettre au chat G.)

— Non, chat G., je n'aborderai pas les Grands Problèmes. Ceux-là ne manquent pas de bras, reportez-vous à votre journal habituel. Si j'en parlais, ce serait à la manière d'Henry V : « Un orateur n'est qu'un bavard, une devise n'est qu'un slogan, politique se change, statistique se fausse, belle alliance se retourne, clair drapeau se ternit, mais un visage humain, ô chat, c'est le soleil et la lune... »

Ce visage qui se retourne vers moi, c'est avec lui que sont mes vrais rapports. Il n'y a plus — et c'est cela, la Toison d'Or — la Corée, les Coréens, singulier et pluriel de la même nuit, mais ces visages *connus*.

(Je sais que tu auras l'intelligence — les chats comprennent ces choses — de ne pas me voir ici jouer l'Homme contre l'Histoire, ces H majuscules avec lesquelles on se fait chaque matin les muscles de l'entendement, les vrais haltères de l'intellectuel... Mes rapports avec ces visages, avec ces gens connus, je sais qu'ils passent par l'histoire, que pour les aider, pour leur nuire, il est d'autres moyens que pataphysiques. Mais si cette relation implique les Grands Problèmes, c'est affaire entre eux et moi — pas pour la galerie. Au fond de ce voyage, il y a l'amitié humaine. Le reste est silence.)

